

article à paraître dans
la Vie intellectuelle

Daniel-Rops pour le 25-1-36

Les « Nouvelles Nourritures » d'André Gide

C'est, si je ne me trompe, en 1919 qu'André Gide a, pour la première fois, annoncé qu'il publierait de *Nouvelles nourritures*. Dans les *Morceaux choisis*, parus en 1921, figuraient des fragments de ce livre en cours, qu'on retrouve dans le volume récemment paru. On pouvait donc attendre une sorte de « somme », l'équivalent pour le vieillard de ce qu'avaient été, pour l'homme jeune, les *Nourritures terrestres*. A parler franc, c'est une déception. Qu'on m'entende bien. J'ai dit ici, il y a quelques années déjà, quelle horreur j'éprouvais pour la plupart des adversaires de Gide, et particulièrement pour ces bourgeois qui étaient prêts à fermer les yeux sur ce qu'il y a de plus inadmissible dans sa morale, mais qui se sont mis à l'insulter dès l'instant où son adhésion au communisme a menacé leur portefeuille. Ce n'est donc pas d'avoir témoigné de ses convictions communistes que je ferais reproche au Gide des *Nouvelles nourritures* (1), mais d'en avoir témoigné de façon si peu convaincante, avec si peu d'élan, en gardant encore tant de complaisance pour soi-même, tant de connivence avec ce qu'il affirme haïr. Ce livre d'engagement, comme, au fond, il engage peu ! Est-ce par peur de l'index stalinien ? Ce grand écrivain, cet esprit libre, perd sa liberté, et sa pensée s'émousse dès qu'il se place en face de la doctrine qu'il prétend défendre. Je ne dis

(1) Le Gide du *Journal* est bien plus intéressant. Saisissons l'occasion pour signaler que Gide publie actuellement ses œuvres complètes, contenant maintes pages inédites d'un grand intérêt, mais qu'il les publie dans une édition si luxueuse et si coûteuse qu'il est impossible, en fait, de se les procurer. Ces beaux volumes orneront les bibliothèques bourgeoises...

pas qu'il n'y ait point là, dans cette gaucherie même, les éléments d'une certaine grandeur (il est assez beau, pour cet ennemi acharné de toutes les obédiences, d'en accepter ainsi une, les yeux volontairement clos), mais, à une œuvre que beaucoup attendaient avec plus que de la curiosité, nous avions le droit de demander davantage.



L'ouvrage, qui est fort court (164 pages dont maintes sont blanches et toutes fort peu serrées), se divise, matériellement, en cinq parties qu'une cadence symphonique, assez subtile, mêle les unes aux autres.

Primo : des pages lyriques, tout à fait analogues à celles qu'on trouve dans les *Nourritures terrestres* : admirable poète en prose, André Gide évoque les sensations avec une force extraordinaire. Comme Goethe et à son école, il est un chantre de la création, un peintre du monde créé. Cela est beau. « *O toi que j'aime, enfant ! je te veux entraîner dans ma fuite. D'une main prompte saisis le rayon ; voici l'astre ! Délestes-toi. Ne laisse plus le poids du plus léger passé l'asservir.* » Négligeons pour l'instant la leçon morale : le texte est beau. Il en est beaucoup ainsi. Encore que, faut-il l'avouer, cette belle prose elle-même ne nous donne une impression de déjà entendu, de déjà vu. Ce Nathanaël à qui les *Nourritures terrestres* étaient dédiées, André Gide a beau le nommer maintenant camarade, telles de ses périodes n'en demeurent pas moins trop « plaintives » et, pour tout dire, d'un romantisme démodé.

En second lieu, des poésies, qui sont, en quelque sorte (ou veulent être), la pointe de ce lyrisme. Ici l'inégalité nous confond. Si les unes atteignent, à force d'ingénuité (voulue, trop voulue), à la pureté et au charme :

La brise vagabonde
A caressé les fleurs.
Je t'écoute de tout mon cœur,
Chant du premier matin du monde...

par contre, il est des strophes qui, bien inférieures à la poésie de Jean-Baptiste Rousseau, à quoi elles font penser, ressortissent nettement à l'esthétique du cantique.

Éblouissement tendre
Accueille mon réveil !
Je suis loin de prétendre
A l'immatériel ;
Mais t'aime, azur sans tache.
Léger comme Ariel
Je meurs si je m'attache
A quelque coin du ciel.

Dans ce style, la place Saint-Sulpice ne fait pas mieux.

Le troisième élément du recueil est formé de fragments courts, sortes de minuscules nouvelles d'ordinaire intitulées *Rencontres* et dont plusieurs sont fort belles dans une simplicité qui fait penser à Jules Renard. Cette inspiration-là se rattache à ce qu'il y a de plus fort et de plus impressionnant dans les *Nouvelles nourritures* : une méditation sur la misère et sur la secrète brûlure qu'elle inflige à la conscience humaine, lorsque celle-ci mesure sa responsabilité.

De là procède tout naturellement un ensemble de déclarations communistes dont j'ai déjà dit combien elles me paraissent peu enracinées dans la personnalité de l'auteur, dans son cœur, dans sa conviction, et combien elles étaient peu persuadantes.

Enfin, de-ci de-là, des pages philosophiques où le problème de Dieu revient comme une hantise, philosophie d'ailleurs quasi indéfinissable où se mêlent on ne sait quels éléments spinozistes, durkheimiens, positivistes, marxistes et hégéliens, avec un laissé pour compte encombrant du vieux hédonisme gidien qui reste des premières *Nourritures*. Tout cela fort mal coordonné. J'entends bien que la doctrine de la sincérité interdit à Gide d'essayer cette coordination et que, toute sa vie, il a procédé ainsi : mais, et c'est ce qu'il y a de plus grave, la personnalité puissante et libre, qui, en fin de compte, arbitrait ces conflits et les harmonisait, sem-

ble avoir faibli, elle semble avoir perdu de sa force et de sa liberté (peut-être, répétons-le, par la faute de ce carcan doctrinal qu'elle s'est à elle-même imposé) et ce qui, jadis, était variété symphonique tourne ici en désordre, en désharmonie, je dirais presque en cacophonie.



Si l'on essaie, maintenant, de discerner les thèmes profonds du livre, on pourra assez aisément en distinguer trois, ou, si l'on veut, trois « motifs » dans le sens wagnérien du mot. Le premier : joie — esthétique — morale — regret et amour de la vie. Le second : Dieu — Christ — haine des églises; ce second rejoignant le premier par des remarques sur la joie de vivre où les mots ne laissent pas que d'être un peu sollicités. Et d'autre part se rattachant, par des notes sur le renoncement, au troisième : misère — communisme.

Du premier motif, il n'est sans doute pas nécessaire de parler longuement, c'est celui, de tous ceux qu'a utilisés Gide, qu'on connaît davantage : celui que Nathanaël a entendu, jusqu'à satiété, retentir à ses oreilles. *« C'est vers la volupté que s'efforce toute la nature. Elle fait croître le brin d'herbe, se développer le bourgeon et le bouton s'épanouir, c'est elle qui dispose aux baisers des rayons la corolle, invite aux noces tout ce qui vit, l'obtuse larve à la nymphose et de la prison chrysalide fait s'échapper le papillon... »* La critique d'une telle attitude a été faite trop souvent pour qu'on y revienne. Le refus de la morale qu'elle suppose et dont on a tant parlé, ne se comprend que si l'on entend bien cette remarque de Charles Du Bos : « C'est toute l'attitude même de Gide, — et son attitude devant la vie, — qui est l'attitude de l'artiste en soi. » Le fameux mot de Gide définissant la morale « une dépendance de l'esthétique » n'a pas seulement la valeur d'une boutade pour scandaliser les sots : elle exprime la réalité la plus profonde, la plus intime de son être. Tout, en lui, vise à une mise en valeur et à une expression parfaite de l'être tout entier.

A quoi tient que ce motif même, traité dans les *Nourritures terrestres* avec tant de bonheur, apparaisse dans les *Nouvelles nourritures* moins pur, moins émouvant? Ce n'est pas seulement à la répétition, au vieillissement. C'est à un souci nouveau, mal avoué, mais transparent. D'abord, Gide a très bien compris que « *la possession parfaite ne se prouve que par le don* », que « *sans sacrifice il n'est pas de résurrection* », que « *rien ne s'épanouit que par offrande* »; et il est bien trop lucide pour ne pas comprendre que là est la condamnation de son hédonisme. La plus haute forme de la possession du monde créé, elle est dans le renoncement, il le sait, il le pressent, mais il ne veut pas encore le dire. Alors, il prend un biais. Il nous dit que la volupté a un sens, un sens social! « *Guidé par elle, tout aspire au plus grand bien-être, à plus de conscience, au progrès...* » Il y a là une véritable piperie, une façon de jouer sur les mots qui est peu admissible. L'intention est de rattacher aux préoccupations actuelles, sociales, l'hédonisme impénitent, de relier Nathanaël au « Camarade ». Il est vrai qu'à la base de toute civilisation il y a un élan hédoniste, l'amour du confort; mais cette appétence ne devient élément de progrès que dans la mesure où elle accepte ce que Gide déteste le plus au monde, les règles, les cadres sociaux, et, pour tout dire, la loi morale. Quand à la volupté gidiennne, la nathanaélisante, elle n'est qu'anarchie, désordre; elle se moque bien du progrès!

Voilà un des aspects du dialogue intérieur qui se poursuit tout au long dans ce livre : dialogue du « Camarade » et de Nathanaël, aussi confus et mal explicité que celui du croyant et du révolté contre Dieu. Qu'il y ait du tragique dans ce fait même du dialogue, on ne saurait le nier. Mais il faut bien répéter encore qu'il se poursuit beaucoup trop à voix feutrée, hésitante; pour nous toucher tout à fait.

Dialogue du croyant et du révolté contre Dieu, disais-je.

Les deux expressions dépassent ma pensée. Et ce n'est peut-être pas même de dialogue qu'il s'agit, mais plutôt d'une série de cris, poussés par des personnages entièrement différents, et qui éprouvent à la fois de l'angoisse et un plaisir diabolique à se sentir désaccordés. Je ne suis pas sûr qu'il n'y ait pas une sorte de jeu, pour Gide, à commencer un paragraphe, voire une phrase, dans un sens évidemment chrétien, puis à tourner bride au moment même où le lecteur est pipé et marche. Et puis, une certaine façon de toujours tirer l'Évangile dans son sens, qui, à la longue, est bien irritante. A quoi Gide nous dira : « Vous autres, chrétiens, ne faites-vous pas tous de même? » Ce n'est là qu'un jeu de mots encore. Ce n'est pas pour les justifier eux-mêmes que les vrais chrétiens appellent à eux l'Évangile : c'est pour se condamner soi-même, pour se faire à soi-même horreur. Tandis que Gide y cherche toujours ce qui lui permet d'aller selon sa pente : « *J'admirais, je n'ai pas fini d'admirer dans l'Évangile un effort surhumain vers la joie...* » (On voit ce que peut tirer Nathanaël de cette affirmation.) Et quand la leçon évangélique le gêne, il s'en débarrasse d'une petite phrase : « *Ce qui me paraît une erreur, c'est d'exiger de celui qui possède la distribution de ses biens...* (1) » On saisit assez bien là le point où la sincérité, réelle, de Gide s'unit à son astuce.

Un fait est certain : c'est que, dans ces *Nouvelles nourritures*, Gide apparaît presque obsédé par le problème de Dieu.

« *Je ne sais trop qui peut m'avoir mis sur la terre. On m'a dit que c'est Dieu; et si ce n'était pas lui, qui serait-ce?* »

Cela n'est pas inacceptable. Mais, aussitôt après, il apparaît évident que le Dieu dont il s'agit est « Phoïbos », sa doctrine, une sorte de panthéisme. « *C'est la reconnaissance de mon cœur qui me fait inventer Dieu chaque jour...* » Et plus loin : « *Cessé-je de le penser, il cessait d'être. Seule mon adoration le créait.* » On peut convenir qu'il dit vrai quand il déclare : « *Lorsque je considère et pèse ce mot Dieu que j'em-*

(1) Sur ce point il s'écarte du communisme (à propos de qui cette phrase est écrite) aussi bien que de l'Évangile.

plote, je suis forcé de constater qu'il est à peu près vide de substance; et c'est bien là ce qui me permet d'en user si commodément. »

À première vue, un tel aveu satisfait. Ce spinoziste manqué, ce Rousseau à demi-mesure nous livre ici son cœur : n'allons pas lui demander davantage! Mais c'est que, précisément, il y a davantage. Le sens du Christ, le message de l'Incarnation, André Gide fait semblant de l'ignorer, mais il ne peut faire qu'il ne s'impose à lui. A plusieurs reprises il y a, dans ces *Nouvelles nourritures* (et en particulier dans ces pages 52, 53 qui sont belles), une aspiration profonde et sincère vers le Christ « forme vivante » de Dieu. Mais ici encore Gide intervient et tire à soi. Ce Christ qu'il aime, il est « sans divinité », il enseigne une joie que Nathanaël peut recevoir. Il est terriblement vidé de tragique. Et alors apparaît ce qui fait, quoi qu'on veuille, la faiblesse profonde de Gide : son absence de tragique véritable. En face de Dieu, il n'ose pas adopter l'attitude de Rimbaud : il ne se révolte pas, il biaise. En face du problème du bien et du mal, il glisse, il le nie, il l'évite, c'est, à mon sens, le grand élément de caducité de son œuvre, et ce qui, en fin de compte, nous laisse, en face de ces *Nouvelles nourritures*, aussi insatisfaits.

Il y a d'ailleurs un témoignage, dans le livre même, et dont je ne parlerai qu'avec un grand respect, ce qu'on doit à un homme qui se sent approcher du terme de sa vie. Il y a des pages sur la mort. Elles sont terribles.

« La mort est atroce à qui n'a pas rempli sa vie. A celui-ci la religion n'a que trop beau jeu pour lui dire : — Ne t'en fais pas, c'est de l'autre côté que ça commence, et tu seras récompensé.

« C'est dès ici-[?] qu'il faut vivre. »

N'insistons pas sur la petite supercherie qui fait dire à « la religion » exactement le contraire de ce qu'elle dit. Pour celui qui n'a pas « rempli sa vie », la récompense n'est pas non plus de l'autre côté, le tout est de s'entendre sur ce que signifie « remplir sa vie ». Mais il y a plus grave, Gide lui-même sait que cela ne suffit pas, ne console pas. A preuve les phrases où transparait l'angoisse de la mort physique, et cet

espoir que, du moins, on ne souffre pas trop. « *La mort met des gants fourrés pour nous prendre...* »

Je nommais Rimbaud. Comme sa révolte métaphysique avait plus d'allure ! Comme il savait, lui, jouer la partie sur tous les plans, sans tricher, risquant ses biens, sa vie, sa raison. Et, en face de la mort, osant dire : « Comme je deviens vieille femme à manquer de courage d'aimer la mort... »

Il est hors de doute, désormais, que l'explication décisive du « communisme » de Gide est là : dans le désir impérieux de cet homme qui a coupé toutes ses racines, toutes ses amarres, de s'assurer en quelque sorte, en face de la mort, un terrain solide. Se rendre utile, socialement utile, c'est quand même une base, une assurance. Qu'il n'explique pas ainsi sa démarche, peu importe, on sait assez qu'en lui plusieurs déterminations, volontiers, coexistent.

Quant à ceux qui nous disent : « Comment cet individualiste a-t-il pu accepter la doctrine la plus anti-individuelle qui soit ?... » J'entends bien qu'il est trop aisé à Gide de leur répondre par les phrases que j'ai déjà citées en partie, sur le sens de l'offrande et du renoncement. A la vérité, il y a toujours eu en lui ces postulations simultanées vers l'affirmation et la négation de l'être. « *Je n'aime pas les hommes, j'aime ce qui les dévore* », disait déjà son *Prométhée mal enchaîné*. En ce sens le communiste et l'individualiste sont les deux faces du même Janus.

Cela non plus, Gide ne nous le dira pas expressément. Tout, dans les *Nouvelles nourritures*, est fait pour nous suggérer une tout autre démarche. Le point de départ est le spectacle de la misère. Ici toute critique cesse. Nous ne sommes pas de ceux qui prennent à la légère des phrases comme celles-ci :

« *Le bonheur qui prend élan sur la misère, je n'en veux pas. Une richesse qui prive un autre, je n'en veux pas. Si mon vête-*

ment denude autrui, j'ai nu. Ad ! tu tiens table d'oeuvre, Seigneur Christ ! et ce qui fait la beauté de ce festin de ton royaume, c'est que tous y sont conviés. »

Et encore :

« Il y a sur terre de telles immensités de misère, de détresse, de gêne et d'horreur, que l'homme heureux n'y peut songer sans prendre honte de son bonheur, »

Je suis absolument convaincu que de telles phrases sont, chez Gide, aujourd'hui, tout à fait sincères et qu'elles témoignent du plus héroïque effort qu'il ait jamais accompli pour sortir de soi, pour trouver enfin le prochain. Reste la question, qu'on lui pose, comme on l'a posée à Tolstoï (dont Gide est plus proche qu'il ne pense sans doute lui-même) : « Pourquoi, étant favorisé par la richesse, ne partagez-vous pas avec le malheureux ? » Cette question, je ne la poserai pas, aucun d'entre nous n'a le droit de la poser. Évidemment, l'exemple que je connais d'une jeune bourgeoise communiste, qui a liquidé tous ses biens, est partie en U.R.S.S. et a tout donné à la caisse du parti, me persuade davantage que celui d'André Gide. Mais il y a un certain pharisaïsme à demander à autrui de mettre en pratique les vertus qu'il déclare servir : comme si nous mettions en pratique *tout* l'Évangile, nous ! Seuls les saints, un Poverello, un saint Alexis, un saint Benoît Labre, auraient le droit de dire à Gide : « *Numquid, et tu ?* » Mais précisément ils ne poseraient pas cette question, sachant bien que tout se résout non pas sur ce plan où les actions des hommes se manifestent, mais dans ce secret des cœurs qui n'appartient qu'à Dieu.

On laissera donc cet argument de côté, ou plutôt on le laisserait tout à fait si Gide ne prétendait, par la petite phrase que j'ai citée, légitimer son attitude en disant qu'exiger la distribution des biens est « une erreur ». Cela me fait irrésistiblement penser à l'argument des bourgeois, prompts à dénoncer « l'erreur » de la révolution, parce qu'ils bénéficient de l'ordre établi. De nouveau, nous nous trouvons en face des limites de Gide. Qu'il ne donne pas ses biens aux

pauvres, étant communiste, cela s'explique trop bien, humainement : que d'autres lui en fassent grief. Mais pourquoi donc vouloir s'en excuser, comme s'il avait besoin de son propre *approbatum*?

Pour le reste, nous distinguerons deux éléments dans sa doctrine (si l'on peut appeler ainsi ce qui apparaît à travers ces pages) : le point de départ sur lequel nous sommes rigoureusement d'accord avec lui, cette constatation du fait misère, devant lequel personne ne songe à demeurer insensible, son point d'arrivée, l'adhésion au communisme, qu'il formule en termes assez nets. Entre les deux il y a une philosophie dont j'ai assez dit qu'elle me paraissait bien vacillante, et sur laquelle nous ne pouvons en aucun cas nous sentir d'accord avec lui. Il y a trois ans, à propos d'un article paru ici même, Gide m'écrivait : « Je me sens bien plus anti-capitaliste que communiste... » Dans les *Nouvelles nourritures* il a certainement fait un progrès dans le sens du conformisme stalino-marxiste. Pourquoi? Il ne nous le dit guère, et son allure guindée, quand il avance sur ce terrain, n'est pas faite pour nous aider à comprendre, ou plutôt, nous comprenons trop bien, et qu'il y a là un drame. Jusqu'à quel point Gide acceptera-t-il de reconnaître l'existence de ce drame? On ne sait. Mais nous le pressentons en lui assez pour que, du moins, pas plus que René Schwob ou Charles Du Bos, nous ne désespérions de lui.

DANIEL-ROPS.